

JUGEMENT DE SALOMON

MÉLO-DRA ME

EN TROIS ACTES, MÉLÉ DE CHANTS
ET DE DANSE,

Réprésenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Ambigu-
Comique, le 28 nivôse an X.

PAR L. C. CAIGNIEZ,

Auteur de *la Forêt Enchantée* & de *Nourjohad & Chérédine*

Musique du Citoyen QUAISIN.

Ballets du Citoyen RICHARD.



A P A R I S ,

SE VEND AU THÉÂTRE.

AN X. — 1802.

10028
PERSONNAGES.

SALOMON, roi d'Israël,
AZÉLIE, princesse d'Égypte, fille de Pharaon.
ÉLIPHAL, jeune frère de Salomon,
GARIB, ancien officier de David, ministre de Salomon,
TAMIRA, veuve de Banaïas, devant épouser Eliphal,
UN ENFANT de trois ans, cru fils de Tamira & de Banaïas,
LEILA, jeune villageoise des environs d'Hébron, mère de l'enfant,
DÉBORA, vieille nourrice de Léila,
MORAD, jardinier de la maison de campagne de Salomon,
ZABEL, gouvernante de l'enfant,

ARTISTES.

RÉVALARD.
Mlle. PLANTÉ.
TAUTIN.
BOICHERESSE.
Mlle. BOURGEOIS.
LA PETITE JULIE.
Mlle. LÉVESQUE.
Mad. CORSSE.
DELAPORTE.
Mad. D'ACOSTA.

PERSONNAGES MUETS.

Un principal officier de Salomon.
Autres officiers.
Villageois & Villageoises.
Jeunes Filles de Jérusalem.
Égyptiens & Noirs de la suite d'Azélie.
Femmes & Esclaves de TAMIRA.
Gardes & Peuple.

DANSES.

Les Citoyens **MORAND**, **VINCENT**.
Mesdemoiselles **CAROLINE**, **PAULINE**.

La scène est à Jérusalem & dans les environs.

LE JUGEMENT DE SALOMON,

MÉLO-DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la maison de bois-de-Liban, qu'avait Salomon, à quelque distance de Jérusalem, sur les bords du Jourdain. On aperçoit les flots de ce fleuve à travers une balustrade à hauteur d'appui. Au-delà du fleuve est un chemin montueux. Dans la perspective, à droite, la ville de Jérusalem; & à gauche, dans l'éloignement, le mont Liban. Quelques palmiers bordent le chemin. Sur le devant, à gauche, un berceau, avec un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEILA, DEBORA, MORAD, OUVRIERS JARDINIERS.

(Des ouvriers finissent de travailler au berceau qui est à gauche. Ils l'ont orné de guirlandes, & entouré de pots de fleurs. Morad entre par la droite, accompagné de Léïla & de sa nourrice.)

MORAD.

ENTREZ, entrez. Vous ne serez point ici gênés par la foule qui attend là-dehors l'arrivée de la fille du Pharaon.

(Il va vers les ouvriers.)

DEBORA.

Il faut avouer, ma chère Léïla, que nous sommes heureuses d'avoir rencontré à la porte de ce jardin ce bon Morad, que je n'avais vu depuis si long-temps. Il faut justement qu'il se trouve être le jardinier de cette maison de plaisance de Salomon, & qu'on appelle la maison de Bois-de-Liban. Ce cher Morad, jardinier du grand Salomon, c'est mon parent, ma bonne amie; je l'ai toujours dit qu'il nous ferait honneur!

MORAD, aux ouvriers.

Allons, voilà qui va bien; vous pouvez vous retirer: allez prévenir nos jeunes gens & nos jeunes filles de se tenir prêts. *(Les ouvriers s'en vont par la droite.)* *(A Debora.)* La princesse d'Egypte n'est plus loin à présent; on a déjà vu passer plusieurs courriers; le roi lui-même ne tardera pas à arriver de Jérusalem pour venir ici à sa rencontre. C'est demain le grand jour; c'est demain qu'il l'épouse. Si votre intention est d'aller jusqu'à la ville, vous verrez de belles noces.

LEILA.

Est-il bien vrai que c'est le prince Eliphaz, frère de Salomon, qui est allé la chercher en Egypte, & qui doit revenir avec elle?

M O R A D.

Où, ma belle enfant.

L É I L A , à part.

Je pourrai donc le voir encore ! (haut.) Et vous croyez que la princesse s'arrêtera ici en passant ?

M O R A D.

Tout est préparé pour cela. Cette maison d'ailleurs est sur sa route : vous voyez là bas , au-delà du Jourdain , le chemin par où l'on vient d'Égypte.

(Léila s'éloigne , parcourt le jardin , s'arrête à considérer le fleuve & les apprêts de la fête , tandis que Débora s'entretient avec Morad.)

Parbleu , ma chère parente , j'ai bien de la joie de vous revoir : votre vue me rappelle de vieux souvenirs. Où est le tems , Débora....

D E B O R A .

Où est le tems , dit-il ! de vieux souvenirs ? Ne dirait-on pas qu'on est du tems du roi Saül ?

M O R A D.

Eh ! la , la , on parlait encore beaucoup de lui dans notre enfance. Mais quelle est donc cette aimable personne ?

D E B O R A .

C'est ma chère Léila que j'aime comme ma fille. Je suis sa nourrice. Elle est si douce ! si bonne ! c'est un ange. La pauvre enfant ! elle partage aujourd'hui ma misère. Nous vivons ensemble , auprès d'Hébron , du travail de nos mains. Elle est cependant née dans l'opulence ; mais ses parens & sa fortune lui furent enlevés de bonne heure. Je l'ai recueillie toute petite & sans ressources. Malheureusement encore , en grandissant , elle est devenue la plus jolie fille de nos cantons.

M O R A D.

Malheureusement ?

D E B O R A .

Sans doute : une jeune innocente , qui a la gentillesse & la fraîcheur de la rose , en éprouve souvent le destin ; un zéphyr soufflé , & la voilà stérile ! Il y a quatre ans , un jeune homme charmant habitait une maison de campagne dans nos environs : il vit Léila ; Léila le remarqua , &....

M O R A D.

Le zéphyr a soufflé ?

D E B O R A .

Que voulez-vous : l'inexpérience d'un côté , tant de séduction de l'autre ! Au moins , si le jeune homme n'avait pas été d'un rang ,... un bon mariage répare tout : je fais ce que c'est , moi ; mais aussi , mon pauvre défunt n'était pas un prince , lui.

M O R A D.

Oh ! oh ! le séducteur de votre Léila est donc....

D E B O R A , en confidence.

Eliphaz : rien que ça.

M O R A D.

Le jeune frère , le bien aimé de Salomon ?

Mélo-Drame.
D E B O R A.

Lui-même ; mais nous ne l'avons su qu'après. Ce qui fait sur-tout le désespoir de cette chère fille, c'est d'avoir perdu, dès le lendemain de sa naissance, l'enfant qu'elle aurait tant chéri à cause de son père.

M O R A D.

Son enfant est mort ?

D E B O R A.

Non ; à moins qu'il ne le soit depuis. Nous dormions toutes deux profondément quand il lui fut enlevé : la main perfide qui commit ce vol avait laissé à sa place un autre nouveau né, mais privé d'existence. Les étrangers, qui ne remarquent guère un enfant de cet âge, ne voulurent voir en celui-ci que l'enfant de Léila. Dans l'impossibilité d'obtenir justice, il lui fallut dévorer ses larmes : voilà trois ans que ce malheur est arrivé, & elle le pleure encore tous les jours. Elle ne rencontre pas un enfant de l'âge qu'aurait aujourd'hui le sien, sans le caresser, sans chercher sur son visage quelques traits qui lui fassent reconnaître celui qu'elle a perdu.

M O R A D.

Le prince Eliphal ! Je vois à présent que ce qui vous fait venir de si loin, n'est point la curiosité de voir arriver la fille du Pharaon, ni de jouir des fêtes qu'occasionnera son illustre hymenée.

D E B O R A.

Non, mon cher Morad ! mais nous avons appris qu'au milieu de ces solennités nous pourrions contempler, de loin, le cher prince, objet de nos soupirs.

M O R A D.

Votre chère fille ignore, sans doute, qu'il y a ici une autre femme qui attend aussi le prince avec beaucoup d'impatience ; mais elle est bien plus heureuse, car elle va l'épouser : c'est la brillante Tamira, veuve du brave Banaias, ce fameux guerrier qui, sous David, était la terreur des philistins.

D E B O R A.

J'ai beaucoup entendu parler d'elle, & pas fort à son avantage, dans le tems qu'elle habitait Hébron. Elle est donc ici ?

M O R A D.

Elle est arrivée d'hier.

D E B O R A.

Son mariage n'étonnera pas Léila : il en est venu jusqu'à nous quelque bruit. Hélas ! il y a long-tems que ma pauvre amie est resignée à tout.

L E I L A, regardant dans la coulisse à droite.

Ma chère Débora, l'aimable enfant qui vient dans cette allée ! (Débora va regarder.) Le vois-tu qui se glisse sous ces arbrisseaux couverts de fleurs, qui ne sont pas plus fraîches que lui ?

D E B O R A.

Il est vraiment gentil. (A Morad.) Quel est cet enfant si richement vêtu ?

C'est le fils de Banaïas , & de cette Tamira dont je vous parlais.

L E I L A.

Tamira , dites-vous ? Ne dit-on pas qu'elle doit épouser....

D É B O R A , *Pintrompant.*

C'est le bruit public ; mais ne parions pas de cela , ma chère amie.

L E I L A , *avec inquiétude, à Morad.*

Elle est belle !

M O R A D.

Oui : sa coquetterie , l'éclat qui l'entoure peuvent éblouir ; mais elle a dans les traits un certain air... hautain... dur... Tenez , moi , je ne trouve jamais beau ce qui n'est pas bon.

L E I L A.

Et le prince l'aime , sans doute !

M O R A D.

Ma foi , je l'ignore : quand les grands se marient , on ne s'informe pas s'ils s'aiment.

L E I L A , *avec joie, regardant vers la coulisse.*

Le voilà ! Quelle est cette femme qui le conduit ?

M O R A D.

C'est Zabel , sa gouvernante.

S C E N E II.

Des précédens, ZABEL ET L'ENFANT, tenant quelque chose de caché dans les plis de sa ceinture.

L E I L A , *s'approchant de l'enfant.*

Le bel enfant ! mais vois donc , Débora , comme il est intéressant !

Z A B E L.

Nous l'aimons tous à la folie , (*à part.*) excepté celle....

L E I L A.

Eh ! qui pourrait ne pas l'aimer !

D E B O R A.

Morad , ne lui trouvez-vous pas quelques traits de ma Léila ? regardez-les biens tous deux.

M O R A D.

Ils sont tous deux jolis ; c'est toute la ressemblance que j'y trouve.

L E I L A , *à l'enfant.*

Voulez-vous m'embrasser ? (*L'enfant s'approche en présentant sa bouche : Léila l'embrasse.*) Que cachez-vous donc là , mon bel ami ! (*L'enfant montre un nid qu'il vient de prendre.*) Ah ! mon Dieu ! ces pauvres petits oiseaux , vous les avez enlevés à leur mère ! comme elle va gémir quand elle ne les retrouvera plus ! (*Avec attendrissement.*) Vous ne savez pas , cher petit ange , qu'une mère qui a perdu ses enfans les pleure toute sa vie. (*Elle essuie une larme. L'enfant regarde un instant Léila, la quitte, & court dans la coulisse.*)

Z A B E L.

Je parie qu'il va rapporter le nid.

LÉILA, *le suivant des yeux.*

Il est charmant !

DÉBORA.

Le cher petit ! le voilà vraiment qui le replace sous ces arbriffeaux. L'aimable enfant !

LÉILA.

Hélas ! il aurait cet âge. Comme il ferait ma consolation ! Qui j'en suis sûre , un cœur qu'échauffe la tendresse maternelle sent bien moins les peines de l'amour ! Et qui fait Débora ; si je pouvais aujourd'hui m'offrir , à son père , tenant par la main... Je me flatte , peut-être ; mais la femme sensible , qui remettrait dans ses bras un si charmant enfant , setait-elle , à ses yeux , sans quelque charme ?

DÉBORA.

Allons , allons , Léila ; ne pensons plus à cela.

L'ENFANT, *rentrant joyeux , les mains libres.*

La mère ne pleurera plus.

LÉILA, *l'embrassant.*

Cher enfant ! je te remercie pour elle. Ah ! c'est ta mère qui doit être heureuse !

MORAD.

Et elle doit bien aimer cet enfant ; car , sans lui , ma foi... n'est-il pas vrai , ma chère Zabel ?

LÉILA.

Comment ?

ZABEL.

On dit effectivement que , peu de tems avant sa mort , Banaïas était sur le point de répudier Tamira. Elle serait alors rentrée dans l'obscurité & la misère dont son époux l'avait tirée. Il voulait un fils , le ciel fit naître cet enfant , & Banaïas ne parla plus de repudiation.

DÉBORA.

En effet , si Tamira n'aimait pas un enfant venu si à propos...

MORAD.

Et c'est pourtant ce qui arrive.

(Léila témoigne une grande surprise.)

ZABEL.

Morad...

MORAD.

Zabel , à quoi sert de le dissimuler ? je m'en suis aperçu , moi , qui l'ai vue si peu.

LÉILA, *avec énergie.*

Que dites-vous ! une mère ne point aimer son enfant ! c'est impossible.

(L'enfant tend les bras à Léila , qui ne l'aperçoit pas.)

DÉBORA.

Eh ! voyez donc ce pauvre petit qui vous tend les bras.

LÉILA, *le prenant dans les siens.*

Ah ! viens contre mon cœur !

L'ENFANT, *la caressant.*

Je t'aime bien.

LÉILA, *avec ivresse.*

Tu m'aimes bien ! Ah ! je t'aime bien aussi !

Le Jugement de Salomon ;

MORAD, à Zabel.

Si sa mère le caressait autant !

ZABEL.

Chut ! la voici.

SCENE III.

Les précédens, TAMIRA, dans le plus brillant costume, suivie de femmes & d'esclaves.

TAMIRA, à Morad.

MORAD, le roi va arriver. AVEZ-VOUS rempli mes intentions ? tout est-il prêt ?

MORAD.

Oui, madame.

TAMIRA, regardant dédaigneusement Léïla & sa nourrice. Qui sont ces femmes ?

MORAD.

C'est ma parente & sa fille. Elles viennent exprès des campagnes d'Hébron pour voir les fêtes.

LEILA.

Je vous félicitais, madame, sur le bonheur d'avoir un enfant si charmant ; j'ai été mère aussi, & je conçois quelles jouissances sont les vôtres. Si l'on ne m'avait pas enlevé celui que le ciel m'avait accordé...

TAMIRA, surprise & troublée.

Enlevé ? — Un enfant ?

DEBORA.

Oui, madame, on nous l'a volé.

TAMIRA.

Qui ?

DEBORA.

Nous l'ignorons.

TAMIRA, prenant l'enfant qui était resté auprès de Léïla, & le faisant brusquement passer du côté opposé.

Il est bien étonnant... Et vous habitez les environs d'Hébron ?

LEILA.

Oui, madame.

(On entend un appel de trompette.)

TAMIRA.

Voilà le roi, sans doute. Je vais à sa rencontre. Suivez-moi, Zabel.

(Elle s'éloigne, se retourne & s'arrête un instant, en jetant sur Léïla un regard où l'on remarque le trouble & la méchanceté. L'enfant en s'éloignant, envoie un baiser à Léïla, qui le regarde sortir avec tendresse. Tamira le remarque, & fait promptement passer l'enfant devant elle.)

SCENE IV.

LEILA, DEBORA, MORAD.

DEBORA.

Eu, mon dieu ! quels regards méchants cette femme nous jette ! malgré

malgré ses beaux habits, je ne la trouve guère aimable.

L E I L A.

Sa vue m'a fait trembler,

(*Symphonie.*)

M O R A D.

Eloignons-nous; le roi vient de ce côté.

(*Ils se retirent dans le fond de la scène.*)

S C E N E V.

SALOMON, TAMIRA, ZABEL, L'ENFANT, OFFICIERS
ET GARDES, LEILA, MORAD ET DEBORA *dans le fond.*

SALOMON, à Tamira.

Je suis satisfait, Tamira, des soins que vous avez pris pour que la princesse Azélie, avant d'entrer à Jérusalem, puisse se reposer agréablement ici quelques instans. A chaque pas que j'ai fait dans les appartemens, dans ces jardins, j'ai été flatté du goût & de la galanterie qui décorent cet asyle champêtre. (*D'un ton de badinage.*) Mais avouez, mon aimable Tamira, que l'empressement avec lequel vous avez bien voulu charger de ces détails avait un motif plus pressant encore que le desir de m'obliger.

T A M I R A.

Soyez convaincu, grand roi....

S A L O M O N.

Oui, je le suis du plaisir que doit vous faire le retour de mon frère Eliphah. Vous allez le revoir après une longue absence. Les flambeaux d'hyménée vont se rallumer pour vous sous les plus heureux auspices,

T A M I R A.

J'avoue, Seigneur, tout ce que ce jour a d'intéressant pour mon cœur.

S A L O M O N, à l'enfant.

Et toi, bel enfant, tu vas retrouver dans Eliphah le père dont le ciel t'a privé. La tendresse qu'il a pour toi m'est connue; on n'aimerait pas davantage son propre fils: mais je n'en suis point surpris; car cet enfant m'inspire aussi l'intérêt le plus touchant. (*Il l'embrasse.*)

T A M I R A.

Laissez-moi, Seigneur, vous féliciter, à mon tour, sur le bonheur que vous promettent les nœuds charmans que vous allez former: on dit que la jeune Azélie....

S C E N E V I.

G A R D E S ET LES PRÉCÉDENS.

G A R D E S.

SEIGNEUR, nous venons d'apercevoir le cortège de la princesse, qui commence à descendre des côtesaux voisins.

S A L O M O N.

Mon cher Gareb, j'espère que cette prospérité, que répand le Très-Haut, sur tous les événemens de mon règne, ne se démentira point encore en cette occasion. Je forme avec le Pharaon d'Egypte une alliance utile à l'affermissement de ma puis-

B

fance ; mais si j'en crois l'impatience de mes desirs qu'enflamme tout ce qu'on m'a rapporté des charmes d'Azélie , les rotes de l'amour parfumeront l'autel de l'hyménée.

G A R E B.

Tout Israël applaudit à cet hymen : Jérusalem retentit des cris de l'allégresse publique ; les Lévités ornent le temple de festons & de guirlandes , & leurs cantiques sacrés appellent les bénédictions du ciel sur la postérité de David.

S A L O M O N.

Ah , Gareb ! que d'actions de grâces je dois à l'Eternel pour toutes les faveurs dont il m'a comblé.

G A R E B.

Tu n'en as point abusé : je crois te voir encore dans ce jour solennel , où la voix du Tout-Puissant s'est fait entendre à travers les nuages qui vinrent envelopper l'autel du sacrifice ; il t'offrit le choix parmi tout ce qui peut flatter les vœux des mortels , & tu ne lui demandas que la sagesse.

S A L O M O N.

Pouvais je faire un plus beau choix ? Heureuses les nations , quand ceux qui les gouvernent suivent constamment les conseils de la sagesse !

G A R E B.

En t'accordant ce don précieux , Dieu t'a prodigué tous les autres : tu as étendu ton empire de l'Euphrate jusqu'au Nil ; tes ennemis sont abattus , Israël est en paix , & toutes les richesses d'Ophir viennent rehausser l'éclat de ton trône. Ah ! sans doute un nouveau bonheur t'attend dans l'hymen qui se prépare. (*On entend une marche dans l'éloignement.*)

T A M I R A , se rapprochant de Salomon.

Seigneur , voilà la princesse.

S A L O M O N , souriant.

Et avec elle mon frère Eliphaz.

(*La tête du cortège de la princesse paraît sur le haut d'une colline au-delà du Jourdain.*)

Allons les attendre à l'entrée de ces jardins.

(*Salomon sort par la droite avec Tamira & toute sa suite.*)

S C È N E V I I.

LEILA ; DEBORA , sur le devant , ensuite MORAD.

D E B O R A.

Allons , ma pauvre Léila , du courage ; vous allez le voir : le cœur ne commence-t-il pas à vous battre ?

M O R A D , sortant de la gauche.

Hé bien , ma parente , avez-vous vu le roi tout à votre aise ?

D E B O R A.

Tout comme je vous vois , mon cher Morad. Mais , je l'aurais volontiers embrassé quand il a caressé , qu'il a pris dans ses bras ce cher petit enfant. Cela fait tant de plaisir de voir un grand homme devant qui tout tremble , témoigner , comme nous , la sensibilité de son cœur !

SCÈNE VIII.

(Le cortège descend de la colline , & suit , vers la droite le chemin qui côtoie le fleuve. On voit passer des chameaux chargés d'effets précieux ; des esclaves égyptiens jouant des instrumens , d'autres portant , sur des brancards , des vases d'or & de riches étoffes ; des gardes de distance en distance. Un magnifique palanquin , porté par des noirs , renferme la princesse qu'on entrevoit à travers les rideaux de gaze qui l'entourent, Plusieurs officiers , parmi lesquels se trouve Eliphaz , marchent à ses côtés.)

L E I L A , avec un cri de joie.

Débora , je l'appercçois !

(Débora témoignant , par ses gestes , qu'elle ne le voit point ; Leila le lui montre en vain du doigt ; elle ne le voit pas davantage. Le cortège acheve de passer dans la coulisse à droite , & les sons de la symphonie qui l'accompagnent se perdent enfin dans l'éloignement.)

L E I L A.

Comment , Débora , tu ne l'as pas reconnu ?

D E B O R A .

Ma foi , les yeux de mon âge n'y voient pas si bien que ceux du vôtre , sur-tout quand l'amour leur montre l'objet qu'ils brûlent d'apercevoir.

SCÈNE IX.

Des précédens , SALOMON , AZÉLIE , TAMIRA , ELIPHAL , GAREB , ZABEL ET L'ENFANT , OFFICIERS , GARDÉS , & tout le cortège de la princesse , entrant par la droite.

(Azélie est dans son palanquin , dont les rideaux sont ouverts : elle sourit à Salomon , qui marche à côté d'elle. Le palanquin s'arrête au milieu de la scène , la princesse en descend à l'aide des noirs qui lui forment une espede d'escalier. Salomon lui donne la main. Eliphaz tient l'enfant à ses côtés , & paraît s'en occuper beaucoup , en parlant de tems en tems à Tamira. Léila , avec sa nourrice , s'est rangée sur le côté , derriere les gardes. Elle regarde le prince Eliphaz , & le montre avec ivresse à Débora.)

A Z É L I E , à Salomon , montrant les présens.

Puisant roi d'Israël , daignez accepter , de la part du Pharaon , mon père , ces présens qu'il vous envoie , comme un faible témoignage de la haute estime & de l'amitié que lui inspire la renommée de votre sagesse & de vos vertus. Il y joint le don de la ville & du riche territoire de Gazer , qu'il vient de conquérir sur les Chananéens.

S A L O M O N .

Aimable princesse , de tous les présens que m'envoie l'illustre Pharaon , le plus précieux est celui de votre main : si vous y joignez le don de votre cœur , rien n'égalera ma félicité.

B. 2.

Puis-je vous avouer, Seigneur, que le prix que vous y attachez flatte déjà mes plus chers desirs ?

SALOMON, à *Eliphthal*.

Mon cher *Eliphthal*, combien je te dois ! c'est pour mon bonheur, plus encore que pour ma gloire, que tu viens de traiter avec le souverain d'Égypte. Mais si j'ai bien lu dans ton cœur, je ne puis mieux m'acquitter qu'en hâtant le moment qui doit t'unir à l'aimable veuve de *Banaïas*. Que demain le ciel reçoive vos sermens, & que la même aurore éclaire ton hymen & le mien.

ELIPHATH.

Mon frère, c'est combler tous mes vœux. (*A Tamira.*) *Tamira* n'a rien à opposer sans doute aux ordres de Salomon ?

Tamira lui serre la main avec l'expression de l'orgueil satisfait.)

ELIPHATH, à l'enfant.

Et toi, charmant enfant, aimeras-tu bien celui qui va devenir ton père ?

L'ENFANT.

De tout mon cœur.

LFILA. derrière les gardes, avec l'expression de la douleur. Sortons, *Débora*. (*Elle s'éloigne avec Débora.*)

ELIPHATH, se retournant de son côté.

(*A part.*) Que vois-je ! (*Il témoigne du trouble.*)

TAMIRA, avec un mouvement de jalousie, observant *Léila* qui s'éloigne.

Qu'avez-vous, prince ? vos yeux paraissent chercher quelqu'un. (*Eliphthal* lui répond avec distraction. On entend les sons de la musette & du hautbois.)

SALOMON, à *Tamira*.

Qu'est-ce qu'on entend, *Tamira* ?

TAMIRA.

Ce sont les habitans des campagnes voisines qui voudraient présenter leurs hommages à la princesse.

AZÉLIE.

Il faut les recevoir.

(*Tout le monde s'écarte. On voit traverser sur le Jourdain des barques ornées de feuillages & de rubans, & remplies de villageois & de villageoises. Un instant après, ils entrent sur la scène, par la gauche, avec des guirlandes & des corbeilles de fruits & de fleurs ; ils forment des groupes autour de la princesse, & paraissent l'inviter à aller s'asseoir sous le berceau de verdure. Salomon y conduit Azélie ; Tamira & Eliphthal s'y placent à côté d'eux. Eliphthal paraît toujours rêveur, & écoute à peine Tamira, qui cherche à le distraire.*)

(*Les villageois viennent déposer leurs corbeilles aux pieds d'Azélie. L'enfant, qui examine cette cérémonie, veut aussi présenter son hommage : il arrête une villageoise qui approche avec sa corbeille, la lui ôte des mains, & va l'offrir lui-même à la princesse, qui l'embrasse. Il court ensuite se placer sur les genoux d'Eliphthal, & l'on danse.*)

SALOMON, se levant.

Allons, madame, Jérusalem est également impatiente de vous voir : venez vous reposer quelques instans, & nous irons montrer au peuple d'Israël tout ce que le ciel a fait pour le bonheur de son roi, en lui donnant une épouse si charmante.

(*Toute la cour sort par la gauche, & les villageois la regardent sortir avec admiration, en formant, sur son passage, des groupes agréables.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La scène est à Jérusalem, dans le palais de Salomon.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOMON, ELIPHAL.

SALOMON.

MON cher Eliphal, Azélie m'enchanté, & je sens que le plus tendre amour va présider à nos nœuds. Mais toi, mon frère, qu'as-tu donc ! Je t'ai vu distraire pendant cette fête villageoise. Tamira l'a remarqué de même, & elle me paraît s'inquiéter beaucoup de ta froideur.

ELIPHAL.

Te l'avouerai-je ? mes yeux ont entrevu à cette fête une femme dont je conserve encore un souvenir bien tendre.

SALOMON.

Quelle est elle ?

ELIPHAL.

Elle se nomme Léila, & habite la campagne d'Hébron, avec une bonne vieille qui fut sa nourrice. Je chassais un jour dans les environs, quand j'aperçus une fille charmante qui cueillait des fleurs sur le bord d'un ruisseau. Sa vue fit sur mon cœur la plus vive impression. Je la revis souvent : sa candeur, son innocence, l'aveu naïf que j'obins de sa tendresse, tout acheva de m'enflammer... enfin l'amour égara ma raison.

Peu de tems après, tu m'appellas auprès de toi. Retenu par les devoirs que tu m'imposas, & distraire par la suite des évènements, je ne pus retourner dans des lieux que je brûlais de revoir. Léila devint mère, & j'appris, avec douleur, que le fils qu'elle m'avait donné n'a vécu qu'un jour.

SALOMON.

Et qu'as-tu fait pour réparer les torts envers elle ?

ELIPHAL.

J'aurais voulu la combler de mes bienfaits : mais, avant mon départ pour l'Égypte, je les lui ai vainement fait offrir ; elle n'a voulu rien accepter.

SALOMON.

Et voilà celle que tu as pu rendre victime de ta séduction ! Mon frère, je te trouve bien coupable !

ELIPHAL.

Ah ! je sens tout le poids de ma faute. Oui, l'aspect imprévu

Le Jugement de Salomon ;

de Léila a jeté tantôt dans mon cœur le trouble du remords ; j'ai senti renaître en même tems cet amour qui m'enflamma pour elle , & depuis ce moment , je ne songe plus qu'avec effroi aux nœuds sacrés qui doivent m'unir à Tamira.

S A L O M O N.

Cependant , au point où en sont tes rapports avec cette belle veuve , tu ne peux...

E L I P H A L.

Je le fais ; & voilà mon tourment. C'est toi-même qui parus désirer l'hymen de ton frère avec la veuve de ce brave Banaïas qui t'a rendu de si importans services.

S A L O M O N.

Savais-je que ton cœur eût d'autres engagements ? D'ailleurs ; tu me parus si empressé auprès de Tamira.....

E L I P H A L.

Il est vrai , j'en fus quelque tems épris ; mais avant d'avoir revu Léila , j'avais déjà fait sur le caractère de Tamira , des remarques peu satisfaisantes : cette femme est plus ambitieuse que rendre. Les plus doux sentimens de la nature paraissent même étrangers à son cœur : elle a le plus aimable enfant , & elle le voit avec indifférence , tandis qu'il m'inspire , à moi , un attachement dont j'ai peine à me rendre compte. Je ne le rencontre jamais sans me dire à moi-même : l'enfant de Léila aurait aujourd'hui cet âge ! Charmante Léila ! dans ta simplicité champêtre , tu ferais plus pour mon bonheur que la superbe Tamira & tout l'éclat qui l'environne.

S A L O M O N.

Tu le vois , aucune faute ne reste impunie ; les combats qui troublent ton cœur en ce moment en sont la preuve. Mon ami , dans le haut rang où le ciel nous a placés , nous devons au monde l'exemple des vertus & des bonnes mœurs : il n'est point de fautes légères pour qui peut les commettre impunément. En outrageant Léila , tu n'as pas craint que ses justes plaintes pussent troubler la sécurité : mais songe qu'elles peuvent être entendues de ce juge suprême qui te demandera peut-être compte un jour des pleurs que tu fais répandre.

E L I P H A L.

Ah ! ne m'accable pas : dis-moi plutôt ce que je puis faire pour retrouver le repos que j'ai perdu.

S A L O M O N.

Je m'informerai de Léila : si son caractère , ses sentimens la rendent susceptible d'être encore heureuse sans toi , je n'épargnerai rien pour lui faire oublier tes torts. Cependant , quoique ton hymen avec Tamira soit fixé pour demain , je puis le retarder sans te compromettre. Je te laisse y penser ; je vais rejoindre mon aimable Azélie. (*Il sort.*)

S C E N E I I.

E L I P H A L , *seul.*

INFORTUNÉE Léila ! n'aurais-tu paru ce matin que pour jouir encore de la vue de celui qui cause toutes tes peines ! Cette

ACTE II. SCÈNE 3.
35

Kée... Que vois-je ! c'est elle ! Dois-je m'offrir à ses yeux ?
(*Il se retire dans le fond.*)

SCÈNE III.

LEILA, DÉBORA, ELIPHAL.

DÉBORA.

En ! mon dieu , ne craignez rien : entrons. C'est ici que Zabel nous a promis d'amener cet enfant. Vous pourrez vérifier vos doutes , &c....

LEILA , *apercevant Eliphah.*

Ah !

ELIPHAL , *s'approchant vivement.*

Vous ici , Léila ?

LEILA.

Pardonnez. , Seigneur : ce n'est point vous que j'y cherchais ; je craindrais de vous importuner , & je me retire.

ELIPHAL.

Arrêtez : un sujet sans doute intéressant vous amène en ces lieux. Loin de vouloir nuire à vos projets , je serais flatté de pouvoir vous y servir. Si c'était quelque grâce que vous voulussiez demander au roi , mon frère , dites un mot , & je m'engage à vous l'obtenir.

LEILA.

Le roi votre frère ! Hélas ! pourquoi n'ai-je pas su plutôt que vous touchiez de si près au rang suprême ! une folle confiance ne m'eût pas égarée.

ELIPHAL.

Ah ! pardon , ma Léila ! Si j'ai fait couler tes larmes , j'en suis bien puni : apprends que je t'adore plus que jamais , & que s'il dépendait de moi de te rendre heureuse , rien ne manquerait à ta félicité.

DÉBORA , *inconsidérément.*

Ma foi , Seigneur , je ne connais qu'un moyen pour cela ; mais c'est justement celui que vous ne....

LEILA , *lui fermant la bouche.*

Débora , je vous en prie. Je n'attends rien du prince : il ne peut rien pour mon bonheur.

ELIPHAL.

Ah ! vous me l'avez trop fait connaître en refusant mes bienfaits ! Si le ciel au moins avait permis que je pusse les répandre sur ce gage de notre amour qu'une mort trop prompte....

LEILA , *avec une grande émotion.*

Votre fils , Seigneur ! — Ah ! oui , je crois que vous l'aimeriez bien : je vous ai vu ce matin caresser un enfant.... Si c'était....
(*A part.*) Espoir trop séduisant , tu m'abuses peut-être ! (*A Eliphah.*) — Encore une fois , prince , vos momens sont précieux ; permettez.... (*Elle veut se retirer.*)

ELIPHAL.

Non !... non ; vous attendez ici quelqu'un ; c'est à moi de vous laisser. (*Il lui prend la main.*) Adieu , Léila. Un charme puissant me retient auprès de vous ! ne vous éloignez pas de ce palais , je veux vous revoir encore.

L É I L A .

Ah , cher Eliphah ! votre présence... Mais laissez moi , prince ; je dois m'interdire jusqu'à la consolation de vous voir.

E L I P H A H , avec agitation .

Non , ma chère Léila : le devoir m'appelle en ce moment auprès du roi . Je voudrais... il est possible... De grâce , ne vous éloignez pas . (Il sort .)

S C E N E I V .

L É I L A , D É B O R A .

L É I L A , vivement émue , s'appuyant sur Débora .

Ah , ma bonne amie ! je respire à peine . Quelle émotion fa vue & ses paroles ont produite dans mon ame ! l'as-tu entendu ? il m'a nommée sa chère Léila !

D É B O R A .

Oh ! oui , c'est là leur langage à tous . Mais laissons un sujet qui me donne de l'humeur , & parlons de celui qui nous amène ici . La gouvernante de cet enfant vient de nous conter d'étranges choses ! le fils de Tamira presque mort en naissant ! cet homme habile qui lui rend si subitement la santé ! l'intérêt , qu'avait Tamira... Oh ! j'ai de violens soupçons .

L É I L A .

Et tu as vraiment remarqué un signe sur le cou de cet enfant ?

D É B O R A .

Oui ; semblable à celui que je me rappelle d'avoir vu à votre fils .

L É I L A .

Du côté droit !

D É B O R A .

Du côté droit .

L É I L A .

S'il en est un autre plus petit sur le poignet gauche , c'est lui , c'est mon fils !

D É B O R A .

Tamira , justement , habitait Hébron quand elle mit le sien au monde , & elle a fort bien pu... Mais voici la gouvernante & le cher petit avec elle . Elle nous tient parole .

S C E N E V .

Les précédens , Z A B E L , L'ENFANT .

L É I L A , à Zabel .

Ah , madame ! combien je vous fais gré de votre complaisance ! je brûlais de revoir ce charmant enfant .

(L'enfant s'approche de Léila , les bras ouverts . Elle l'embrasse .)

L É I L A , avec agitation , regardant le cou de l'enfant .

Oui , Débora , voilà bien l'un des signes .

D É B O R A .

Voyez donc vite si vous trouverez le second .

L É I L A .

Ah ! laisse-moi respirer ! je desire , je tremble de voir confirmer... Non , un pareil bonheur n'est pas fait pour moi ! (A Zabel)

bel) De grâce, madame, dites-moi auparavant... (*A Débora*) Prenons garde, ma bonne amie; si j'allais apprendre sur cet enfant des circonstances qui vinssent contredire les conjectures que je puis tirer des signes que nous cherchons, je n'aurais eu qu'un instant de fausse joie, plus cruelle cent fois qu'une douleur constante!

Z A B E L.

Ce que vous me faites entrevoir, madame, me paraît bien extraordinaire! je suis fâchée de n'avoir point d'autres détails à vous donner: mais je n'étais point encore au service de Tamira lors de la naissance de son fils. Du reste, je n'ai point ouï dire que personne ait jamais formé le moindre doute sur sa maternité.

L E I L A.

Ce valet de Tamira, dont vous nous avez parlé, possédait-il réellement des secrets merveilleux pour rendre la santé!

Z A B E L.

Je n'en fais rien. En tout cas, ils n'ont pu le garantir lui-même de la mort qui le surprit inopinément, peu de jours après la guérison du fils de sa maîtresse.

D E B O R A.

Sauriez-vous enfin son nom?

Z A B E L.

Je viens de m'en informer; on le nommait Sobar.

D E B O R A.

Sobar! Bonté du ciel! nous l'avons connu: il avait des parens dans notre voisinage, & venait souvent chez nous. Sa mine hypocrite me déplaisait fort.

L E I L A.

Si vous pouviez nous dire l'époque précise?

D E B O R A, *vivement.*

Oui, l'époque, l'époque!

Z A B E L.

Elle est assez remarquable: c'est la nuit du jour solennel de la consécration du temple édifié par Salomon.

L E I L A.

Grand Dieu, soutiens mon courage!

D E B O R A.

C'est lui; ma Léila! Viens, bel enfant; viens, mon petit ami: il ne reste plus qu'à trouver sur toi la dernière preuve que nous puissions désirer encore.

(*Débora prend l'enfant, le présente à Léila, qui tremble, hésite un instant, enfin découvre son poignet.*)

L E I L A, *avec force.*

Regarde, Débora; c'est mon fils, mon cher enfant! (*Elle le serre dans ses bras, & le baise avec ivresse.*)

D E B O R A.

J'en étais sûre!

Z A B E L.

Qu'entends-je! Il serait possible....

D E B O R A, *précipitamment.*

Eh! oui, oui: plus de doute; les circonstances de la naissance

de l'autre , ces deux figures , & jusqu'aux traits de ce charmant visage , ou l'on distingue très - bien... C'est lui même ! ô mon dieu ! mon dieu ! le voilà ce cher enfant !

L E I L A.

Oui , c'est mon fils : je le reconnais bien plus encore aux palpitations de mon cœur. — Mais , hélas ! comment puis-je obtenir qu'il me soit rendu ? Toutes les présomptions ne seront-elles pas en faveur de Tamira ? Quelles preuves puis-je apporter ?

D E B O R A.

Il y en aura mille. Commencez par reprendre votre bien : le bon droit est pour nous. Elle se plaindra à Salomon : eh bien ! tant mieux : nous nous expliquerons devant ce grand roi , à qui Dieu n'a donné la sagesse que pour faire justice à tout le monde.

L E I L A.

Cher enfant ! viens contre mon sein. Non , tu ne me quitteras plus : Salomon , sur son trône , entendra les plaintes d'une mère outragée.

Z A B E L.

Ciel ! voilà ma maîtresse ! que va-t-elle dire ?

S C E N E V I.

T A M I R A & les précédens.

T A M I R A , voyant son fils caressé par Léila.

ENCORE ici ces femmes ! Zabel , que faites-vous avec elles ? Prenez mon fils , & partez.

Z A B E L.

Madame , je frémis de ce qu'il faut vous apprendre : ces femmes.....

T A M I R A , troublée.

Ces femmes ! Quel rapport puis-je avoir avec elles ? qui leur a permis de mettre le pied dans ce palais ? (*A Léila.*) Ma bonne , laissez cet enfant ; je vous trouve bien hardie... (*Elle va pour prendre l'enfant.*)

L E I L A , avec fermeté.

Madame , cet enfant ne vous appartient pas.

T A M I R A.

Qu'entends-je ?

D E B O R A.

La vérité.

T A M I R A.

Voudrait-on me rendre victime d'un complot abominable ? Malheureuses ! savez-vous qui je suis ? savez-vous à quel terrible châtement vous expose votre audace ?

L E I L A.

Je ne fais qu'une chose , madame ; c'est que je suis la mère de cet enfant , qu'il m'a été enlevé la nuit même qui suivit sa naissance , & que je viens de le reconnaître à des signes certains.

T A M I R A , effrayée.

Des signes certains !

D E B O R A.

Oui , oui , madame ; & j'en vois un nouveau sur votre visage. Vous n'avez point oublié , sans doute , dans quel état est né l'en-

fant que vous étiez à Hébron, & combien vous devez au com-
plaisant Sobar qui lui rendit si miraculeusement la santé.

T A M I R A.

Sobar !

L E I L A.

Rassurez-vous, madame ; il n'a pas eu le tems d'être indis-
cret. Heureusement, j'ai d'autres preuves que c'est mon fils que
j'embrasse.

T A M I R A, avec emportement.

C'est trop souffrir l'insulte de ces viles créatures ! Perfide Za-
bel, vous paierez cher votre coupable complaisance ! (*A Léila.*)
Et toi, rends-moi cet enfant.

L E I L A, l'enveloppant de ses bras.

On m'arrachera plutôt la vie.

T A M I R A, furieuse.

A moi, gardes ! (*Aux gardes qui entrent.*) Arrêtez ces aven-
turières qui prétendent enlever mon fils, & oient porter le trou-
ble jusque dans le palais du roi d'Israël.

L E I L A, aux gardes qui s'approchent.

On vous trompe : il est à moi, cet enfant ; c'est moi, moi
qui suis sa mère.

D E B O R A.

Nous voulons parler au roi ; il nous rendra justice.

(*Les gardes témoignent leur étonnement.*)

T A M I R A, aux gardes.

Comment ! vous hésitez, quand vous êtes témoins... Est-il
quelqu'un de vous qui ne connaisse le fils de Banaïas ? (*à Léila*)
Rends-le-moi, misérable ! (*Tamira saisit l'enfant avec fureur,
& veut l'arracher à Léila.*)

L E I L A.

Non, non : jamais ! (*Après quelques vains efforts pour le
retenir, elle le laisse aller.*)

D E B O R A.

Quoi ! Léila, tu le lui cèdes ?

L E I L A, avec désespoir.

La cruelle lui faisait mal !

T A M I R A.

Sortez, Zabel, & emmenez-le. (*Zabel sort avec l'enfant.*)

L E I L A, voulant le suivre.

Cher enfant !

S C E N E V I I.

TAMIRA, LEILA, DEBORA, GARDES.

TAMIRA, aux gardes, arrêtant Léila qui veut suivre l'enfant.

CHASSEZ ces femmes à l'instant.

(*Les gardes font un mouvement.*)

L E I L A, se jetant à leurs pieds.

Par pitié, laissez-nous pénétrer jusqu'au roi : il ne refusera pas
de nous entendre.

D E B O R A.

Nous voulons parler à Salomon.

SCENE VII.

ELIPHAL, & les précédens.

ELIPHAL, à Tamira.

Madame, quel bruit étrange est venu jusqu'à moi ?

LEILA, à part.

Ciel ! Eliphal !

TAMIRA.

Cher prince, on voulait enlever mon fils.

DEBORA.

Non, cet enfant n'est point votre fils ; c'est celui de ma Léila, & il faudra bien qu'on nous le rende.

ELIPHAL, appercevant Léila.

Grand dieu ! c'est vous qui venez réclamer aujourd'hui...

TAMIRA.

Concevez-vous un tel excès d'audace ! prétendre que mon fils est le sien, qu'on lui a dérobé, dit-elle, au berceau ! Je vous en prie, commandez qu'on chasse enfin cette femme en démence ; je suis lassé de supporter ses outrages.

LEILA.

Me chasser ! Et madame serait satisfaite d'un si léger châtement ! Non, si j'ai pu vouloir arracher un enfant à sa mère, c'est un crime affreux ; je mérite la mort.

ELIPHAL, à part, avec émotion.

O ciel ! serais-je assez heureux... (À Léila.) Cet enfant vous appartient, dites-vous !

LEILA.

Oui, c'est mon fils ; c'est le... (Se reprenant.) c'est le fils d'un homme bien cher à mon cœur, que je ne veux ni ne dois nommer. Qu'on me rende cet enfant, c'est tout ce qui me reste de lui.

ELIPHAL.

Et vous accusez Tamira ?

LEILA.

Je n'accuse personne : Son enfant mourut, on lui substitua le mien à mon insu ou par ses ordres, c'est ce que j'ignore.

ELIPHAL, avec la plus grande agitation.

Il serait possible !... N'est-ce point une illusion qui vous égare ? avez-vous quelques preuves ?

DEBORA.

Oui, nous en avons : nous demandons que le sage Salomon les entende ; mais madame tremble qu'on nous accorde cette faveur.

ELIPHAL, jetant sur Tamira un coup-d'œil observateur.

Madame tremble, dites vous !...

TAMIRA, avec une rage concentrée.

J'admire vraiment avec quelle complaisance Eliphal interroge ces femmes ; mais j'y soupçonne un motif qui ne l'honore pas : j'ai remarqué ce matin l'impression que lui a faite la vue de cette malheureuse. Vous avez le coup-d'œil rapide, prince ; il va remarquer, jusque sous les grossiers vêtements d'une fille du peuple, des charmes que tout autre que vous distinguerait difficilement.

Madame, il s'agit en ce moment de son malheur ; & non point de ses charmes. Il est possible qu'elle se trompe ; vous-même on peut vous avoir trompée. Il faut l'entendre : elle réclame la justice du roi, mon devoir est de la satisfaire ; elle paraîtra devant lui.

T A M I R A.

Comment ! sur la simple déclaration d'une femme inconnue ; me compromettre, moi, Tamira ! Moi, qui devais au moins pouvoir me flatter de quelque considération auprès de vous ! Croire possible à mon égard ce que rien au monde ne doit faire présumer ! Mais où suis-je donc ? est-ce vous qui parlez, prince ?

E L I P H A L.

Et pourquoi refuserait-on d'entendre cette femme ? Est-ce parce qu'elle est sans appui & privée de cet éclat que jettent sur votre opulence, & le nom révérend d'un époux illustre ? Non, non, madame ; vous connaissez mieux ce que vous vous devez à vous-même, & ce sont des raisons plus solides, sans doute, que vous opposerez aux siennes devant Salomon ?

T A M I R A.

Mais cessez donc de croire obligeamment que j'aie besoin de défendre, & n'imaginé pas que je descende jamais à l'humiliation de débattre des droits publiquement reconnus.

S C E N E IX.

G A R E B & les précédens.

G A R E B.

Seigneur, Salomon, instruit de la contestation qui vient de s'élever à l'occasion de l'enfant de Tamira, veut en connaître lui-même : demain, à son retour du temple, où, dès l'aube du jour, le ciel bénira les nœuds de son auguste hymen, il veut entendre cette étrangère en présence de Tamira. Il vous charge de donner les ordres nécessaires à l'exécution de sa volonté.

L E I L A, à part.

O ciel ! je te rends grâce !

E L I P H A L.

Vous l'entendez, madame ; votre présence devient indispensable.

T A M I R A.

Hé bien, oui, j'irai volontiers jouir de la confusion qui sera le prix de l'insolente témérité de votre protégée. Adieu, Seigneur.

(Elle va pour sortir, en lançant à Léila un coup d'œil menaçant.)

G A R E B, à Tamira.

Encore un instant, madame : je n'ai point fini d'instruire le prince des intentions du roi. (Tamira revient.) Salomon veut que l'enfant, objet de cet étrange débat, soit conduit sur-le-champ chez la princesse Azélie, où les plus tendres soins lui seront prodigués jusqu'à ce qu'il soit rendu à sa mère.

Gardes , qu'on aille chercher cet enfant.

(*Un garde sort.*

T A M I R A.

Et l'on croit que je le souffrirai !

(*Elle va pour sortir.*)

E L I P H A L, *l'arrêtant.*

Que craignez-vous , madame ? n'êtes-vous pas certaine qu'il vous sera rendu ? C'est pour si peu de tems qu'il sera privé de vos caresses !

D E B O R A.

De ses caresses ! Oh ! je vous réponds qu'il n'en perdra pas une.

T A M I R A.

Continuez , Eliphah. Allons , je félicite madame de l'étonnante protection qu'elle trouve ici. Je ne doute point , Seigneur , de sa reconnaissance , & qu'elle ne sente tout ce qu'exige de sa part ce signalé service. Mais qu'elle tremble ! on n'aura pas impunément insulté la veuve de Banaïas.

L E I L A.

Eh ! madame , quand vous répétez si haut un nom qui ne fut pas toujours le vôtre , je pourrais peut-être citer le mien.

E L I P H A L, *à Léila.*

Quoi ! madame....

L E I L A, *continuant.*

Celui d'un père recommandable , si l'illustration d'un nom faisait ici quelque chose.

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS. (*Le garde rentre avec Zabel & l'enfant.*

Tamira veut s'emparer de l'enfant.)

L E I L A, *voyant son mouvement.*

ARRÊTEZ.

E L I P H A L, *à Tamira , prenant l'enfant.*

Permettez , madame.

(*Il regarde l'enfant avec une curiosité inquiète , en le comparant à Léida.*)

T A M I R A, *furieuse à Eliphah.*

Que ne le remettez-vous de suite à ma digne rivale ?

E L I P H A L.

Non , madame : je commettrais une injustice ; & malgré vos idées sur les motifs qui me dirigent , vous n'en avez encore aucune à me reprocher. (*Prenant l'enfant dans ses bras.*) Viens , mon bel ami ; ne crains rien avec moi.

L E I L A, *avec l'abandon de la sensibilité.*

Ah ! prince , qu'il est bien dans vos bras !

E L I P H A L, *agité , craignant une indiscretion.*

Que dites-vous , madame ?

L E I L A, *se reprenant rapidement.*

Oui , Seigneur , voir caresser son enfant flatte tant le cœur d'une mère !

E L I P H A L.

Il est donc bien votre fils !

LÉILA.

Oui , voilà celui qu'une main barbare.... Mais Salomon m'en-
tendra , Seigneur.

E L I P H A L , avec intérêt.

Prenez garde : il en est tems encore : une démarche inconsi-
dérée peut vous devenir funeste : osez-vous soutenir devant le
roi....

LÉILA.

Je le soutiendrais devant Dieu même !

E L I P H A L.

(*A part.*) Cher enfant ! tu serais.... (*Aux gardes , montrant
Léila.*) Gardes , vous veillerez sur elle : qu'aucune circonstance
ne puisse l'empêcher de se représenter demain. (*Au chef des
gardes.*) Vous , Ermid , vous m'en répondez sur votre tête. (*A
Gareb , prenant l'enfant.*) Gareb , allons remettre à la prin-
cesse ce précieux dépôt. (*A Léila.*) Et vous , madame , vous
n'avez sans doute nulle inquiétude en le voyant confié à mes
soins ?

LÉILA.

Ah ! prince , je suis tranquille.

T A M I R A.

Son triomphe sera de courte durée : Salomon , sans doute ,
n'aura pas pour elle les yeux d'Eliphah.

E L I P H A L , à Tamira.

Rassurez-vous , madame ; aucun moyen de découvrir la vérité
ne sera négligé ni par Salomon , ni par moi.

T A M I R A , furieuse , sortant par la gauche.

Je ne la crains pas.

(*Eliphah sort par le milieu avec l'enfant , Zabel & Gareb ;
& Léila par la droite avec Débora & les gardes , après
avoir jeté sur Eliphah & l'enfant des regards attendris.*)

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Le théâtre représente la salle des jugemens du palais de Salo-
mon. Un trône est à gauche , & des sieges sur les côtés. Au
lever de la toile , un faible jour éclaire la scène , & aug-
mente progressivement.

S C E N E P R E M I E R E.

É L I P H A L , G A R E B.

E L I P H A L.

Oui , mon cher Gareb , cet enfant est mon fils , si Léila est
sa mère. Ah ! j'ai peine à modérer les transports de mon impa-
tience. Salomon & la princesse Azélie sont encore à l'autel : je
n'ai paru qu'un instant au temple ; j'ai voulu voir encore la bonne
Débora ; je me suis fait répéter vingt fois toutes les circonstan-
ces point de preuves ; il est vrai ; mais je connais Léila ; son
cœur pur est sans artifice. Si cet enfant n'est point le sien , trom-
pée elle-même , elle est incapable de tromper. Cet aimable en-

fant, dont la présence a toujours ému mon cœur, je considérais hier ses traits charmans; oh! ce sont ceux de ma Léila! il a souri; sa jolie bouche en ce moment. Oui, Gareb, j'ai cru voir sourire Léila.

G A R E B.

- Craignez, prince, de vous livrer trop promptement à l'espoir qui vous flatte. Conformément aux ordres du roi, j'ai fait interroger les gens de Tamira: leurs dépositions ne donnent que des indices peu satisfaisans. Le témoignage de la vieille Débora est très-positif sans doute, mais il perd toute sa force par l'intimité qui l'unit à sa fille d'adoption. Il faudra toute la prudence & la pénétration du Sage Salomon pour découvrir ici la vérité.

E L I P H A L.

Il la découvrira. Ciel! fais que l'espoir de Léila, le mien ne soient point déçus! Mais on devrait être sorti du temple.

(*On entend le bruit éloigné d'une fanfare.*)

G A B E R.

Entendez-vous? Ceci nous annonce que l'auguste cérémonie est terminée. Le roi va rentrer; les principaux habitans & les jeunes filles de Jérusalem s'empresseent autour de ce palais: dès que les nouveaux époux auront reçu, dans cette enceinte, leurs vœux & leurs félicitations, ces deux femmes seront entendues, & Salomon prononcera sur leur destinée. Mais si Tamira est reconnue coupable du crime dont on l'accuse, vous ne devez plus penser sans doute à l'épouser.

E L I P H A L.

L'épouser! Tamira! Non, dût-elle triompher aujourd'hui, une voix secrète l'a condamnée dans mon cœur. Ah! croyez que si Tamira soutient les droits avec fureur, ce n'est point son fils, c'est sa fortune & sa réputation qu'elle défend.

(*Nouveau bruit de fanfare plus rapproché.*)

Ah! que l'approche de ce moment jete de trouble dans mes sens! Si Tamira l'emporte, je vois s'échapper une illusion qui présente mille charmes à mon cœur. Mais si l'enfant est rendu à Léila, j'embrasse mon fils, & vous prévoyez, Gareb, ce que je dois à sa charmante mère:

G A R E B.

Vous penseriez à former des nœuds....

E L I P H A L, *vivement.*

Une seule pensée m'occupe en ce moment; c'est le vœu que je fais pour le triomphe de Léila!

S C E N E II.

Les précédens, SALOMON, AZÉLIE, officiers, habitans & jeunes filles de Jérusalem, gardes & peuple.

(*Salomon, précédé de ses gardes; entre, donnant la main à son épouse. Eliphthal s'empresse de les aller féliciter. Les habitans & les jeunes filles entrent en chantant. Salomon & Azélie les accueillent, & vont ensuite s'asseoir sur un canapé qui est sur la droite de la scène.*)

CHŒUR,

CHŒUR.

Dieu d'Israël, sur ce grand hyménée
 Jète un regard du haut des cieux.
 Pour ces époux, entends nos vœux,
 Et rends leur chaîne fortunée.

UNE JEUNE FILLE, seule.

Ciel, en bénissant les beaux nœuds
 Où le fils de David s'engage,
 Fais que des mortels le plus sage
 En soit aussi le plus heureux ;
 Que la gloire, que la tendresse
 Partagent ses soins tour-à-tour ;
 Qu'il puisse cueillir chaque jour,
 Avec les fruits de la sagesse,
 Les roses de l'amour.

CHŒUR.

Dieu d'Israël, sur ce grand hyménée, &c.

(Pendant la reprise du chœur, les filles de Jérusalem dansent un pas grave. On exécute ensuite deux entrées principales, dont une d'Egyptiens de la suite de la princesse.)

SALOMON, se levant après le ballet.

Ma chère Azélie, tandis que le devoir me retient en ces lieux, allez répandre nos bienfaits : faites que tout le peuple d'Israël prenne part à la joie qu'inspire cet heureux jour : les dons offerts par la beauté en ont un prix plus flatteur.

(Azélie sort avec ses femmes & les jeunes filles. Les gardes font ranger le peuple dans le fond. Gareb sort d'un autre côté, & rentre un instant après, tenant à la main des tablettes, un stylet d'or & le sceau de l'état.)

SCÈNE III.

Les mêmes, excepté la Princesse & sa suite.

SALOMON, à Eliphaz, après avoir conduit Azélie quelques pas.

Mon cher Eliphaz, nous saurons bientôt, je l'espère, si Tamira mérite que tu tiennes les engagements que tu as pris avec elle.

ELIPHAZ.

Ah, mon frère ! ne me parle plus de Tamira : la mère seule de cet enfant a tous mes vœux.

SALOMON.

Et si c'était Tamira ?

ELIPHAZ.

Tamira ! Non, la femme qui n'aime point son enfant n'est point mère.

SALOMON.

Vous la condamnez bien promptement ; avez-vous depuis hier recueilli d'autres renseignements que ceux dont Gareb m'a fait le rapport ?

D

Non , Seigneur.

S A L O M O N.

Ainsi , sans preuves , sur de simples présomptions , & parce que vos vœux sont pour Léila , il faut que Tamira soit coupable ! Mon frère , ce n'est point sur nos affections que nous devons juger les actions humaines. La justice , cette sublime portion des attributs de la divinité , doit être pure comme la source dont elle émane. Autant que vous , peut être , je desire que Léila puisse remettre un fils dans les bras de son père ; mais avant d'ôter à sa rivale un enfant qui peut être le sien , prenons garde ; l'erreur ici serait un crime. Mais il faut les entendre. (*Aux gardes.*) Allez , qu'on les introduise.

(*Deux gardes sortent , l'un par la droite , & l'autre par la gauche.*)

Dieu , protecteur d'Israël , répands dans mon ame un rayon de ta divine lumière ; aide-moi à faire sortir la vérité du nuage qui l'enveloppe , & ne permets pas , dans le jugement que je vais prononcer , que des paroles d'iniquité sortent de ta bouche.

(*A Eliphail.*) Mon frère , qu'aucune indiscretion ne vous échappe ; je vous commande un silence absolu.

(*Il va s'asseoir sur le trône. Eliphail , Gareb & les principaux officiers prennent des sièges à ses côtés. Des gardes garnissent l'enceinte.*)

SCENE IV.

Les précédens , TAMIRA , LEILA , ET DEBORA.

(*Tamira entre d'abord par la gauche , d'un air hautain & dédaigneux : elle s'incline à peine devant Salomon. Léila , suivie de Débora , entre ensuite par la droite : modeste , & les yeux baissés , elle s'incline profondément sur les marches du trône. On leur avance des sièges.*)

S A L O M O N , à Léila.

Léila , vous réclamez un enfant que la veuve de Banaïas a toujours nommé son fils. Parlez ; dites-nous qui vous êtes & de quelles preuves vous appuyez votre réclamation.

(*Elle invite Tamira à s'asseoir ; elle obéit.*)

L E I L A.

J'atteste ici le Dieu tout-puissant , qui lit au fond des cœurs ; que ma bouche ne trahira point la vérité. Seigneur , je suis la fille infottanée d'Abiezer , qui mourut en combattant sous les drapeaux de votre père David.

E L I P H A I L , avec surprise.

La fille d'Abiezer !

S A L O M O N.

C'était un brave officier.

L E I L A.

Condamnée à l'indigence , je coulais auprès d'Hébron des jours ignorés , mais tranquilles , dans l'humble cabane que la bonne Débora voulut bien partager avec moi. Occupée de soins champêtres , & bornant mes desirs aux seuls bienfaits que la nature partage à tout le monde , j'y serais encore heureuse si

L'amour n'avait féduït mon cœur. Il y a trois ans , le jour mémorable de la consécration du temple , je mis au monde un fils , que je reçus dans mes bras avec ivresse. J'étais loin de craindre pour ses jours : les roses de la santé brillaient sur son visage. Jugez de mon désespoir , quand , le lendemain , à mon réveil , je ne trouve à sa place qu'un enfant étranger que la mort a frappé ! Je fis vainement entendre mes plaintes ; il passa pour constant que mon fils était mort.

J'appris seulement hier qu'une scène bien différente se passait , à la même heure , chez Tamira , qui habitait alors Hébron. Elle avait aussi , la veille , mis au monde un enfant , mais débile & donnant à peine des signes d'existence. Un homme à son service , nommé Sobar , qui nous connaissait très-bien , parti précipitamment , courut toute la nuit , & le matin , à son retour , le berceau du fils mourant de Tamira offrit , aux yeux des affligés étonnés , un enfant plein de force & de santé.

Si cet étrange concours de circonstances , à la même époque & dans des lieux si voisins , ne portent pas , grand roi , la conviction dans votre ame , ah ! croyez-en le cœur d'une mère que la nature ne peut tromper : chaque trait d'un enfant , chaque signe imperceptible aux yeux indifférens , une mère n'a besoin que de les voir un instant pour en conserver un souvenir qui ne s'efface jamais. La nature avait empreint mon fils de deux signes remarquables : je rencontre hier l'enfant dont Tamira se dit la mère ; une vive émotion me trouble à sa vue : j'examine ses traits ; mon agitation augmente : les deux signes frappent enfin mes yeux ; un nouveau jour m'éclaire : c'est mon fils que je tiens dans mes bras !

S A L O M O N .

Les signes dont vous parlez avaient-ils été remarqués , dans le tems , par d'autres que vous & votre amie Débora ?

L E Í L A .

Non , Seigneur.

S A L O M O N .

Comptez-vous sur le témoignage de Sobar ?

D E B O R A .

Son silence est trop bien assuré , Seigneur : il est mort aussi promptement qu'il avait rendu la vie au fils de madame. (*Avec précipitation.*) Mais qu'avons-nous besoin de son témoignage ? Un enfant né à Hébron , presque mourant , le jour même de la naissance du nôtre , si frais , si bien portant ; Sobar qui court toute la nuit & le jour suivant , la santé chez Tamira , la mort chez nous ! C'était d'ailleurs si facile ! la maison du pauvre ferme si mal ! . . . Oh ! c'est bien notre enfant , notre cher enfant !

S A L O M O N , à Tamira.

Tamira , ce qu'on raconte des circonstances qui accompagnèrent la naissance de votre fils est-il vrai ?

T A M I R A , se levant.

Oui , Seigneur : mais que prétend-on conclure d'événemens tout naturels ? Mon fils , à la vérité , eut besoin de prompts se-

D 2

cours pour conserver une existence qui allait lui échapper : So-bar , qui connaissait les propriétés de plusieurs plantes salutaires , fut en chercher dans les campagnes voisines. Son zèle réussit : qu'y a-t-il là d'étonnant ? Que m'importe , à moi , que ce jour-là même on ait ou non dérobé un enfant dans une obscure cabane du territoire d'Hebron ? Où sont d'ailleurs les preuves de ce fait ? Excepté cette femme & sa complice , qui nous dira que l'enfant trouvé mort chez elle n'était point le sien ? qui a constaté les deux signes qu'elle prétend avoir reconnus sur mon fils ? Lorsque tout Hebron , tout Jérusalem peuvent rendre témoignage que cet enfant n'appartient , qu'on ne m'en a jamais contesté la propriété , il est inconcevable qu'une prétention aussi absurde , aussi ridicule ait pu faire , un seul instant , la matière d'un doute , & me compromettre avec de pareilles femmes ! (*Elle se rassied.*)

L E I L A.

Madame , plus ma prétention paraît absurde , ridicule & extraordinaire , plus l'on doit penser qu'une femme pauvre & malheureuse n'eût jamais osé la soutenir en face du puissant Salomon , sans la conviction intime de la justice de sa cause.

T A M I R A.

Apprenez à former , au moins , des suppositions vraisemblables.

L E I L A.

Et l'intérêt que vous aviez de donner un fils à Banaïas ? Est-il sans vraisemblance que vous ayez pu chercher les moyens de vous soustraire à la répudiation qui vous menaçait ? Mais , je veux croire que vous ayez ignoré ce qu'on a fait pour vous servir ; la voix de la nature , qui parle toujours au cœur d'une mère , a dû vous avertir assez que vous n'étiez point celle de cet aimable enfant.

T A M I R A.

Qui vous a dit que je n'aimais point mon fils ?

D E B O R A.

Qui ? tous ceux qui vous connaissent.

T A M I R A , *se levant , à Salomon.*

Seigneur , puisque les injures tiennent ici lieu de preuves , je vous supplie de prononcer ; j'ai hâte de revoir mon fils.

S A L O M O N.

Qu'on amène l'enfant. (*Un garde sort.*)

L E I L A , *à Débora.*

Ah , Débora ! quelle sera ma destinée !

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS. (*Le garde rentre avec l'enfant.*)

L E I L A , *à l'enfant.*

CHER enfant ! s'il faut qu'on t'arrache à ma tendresse , que j'aie au moins la douceur de t'embrasser encore.

(*Elle l'embrasse en pleurant.*)

L' E N F A N T.

Pourquoi pleures-tu , ma bonne amie !

S A L O M O N.

Veuve de Banaïas , & vous , Léila , comment puis-je , sans dan-

ger, prononcer entre vous ? L'une a pour elle une possession non contestée jusqu'à ce jour ; mais sa légitimité vient d'être attaquée, sinon par des preuves, au moins par des présomptions que la candeur & l'accent de vérité, qui distinguent Léila, rendent bien fortes. Je n'entrevois donc que doute & obscurité : En accordant l'enfant à l'une, je prive peut être l'autre de son fils : cependant il est possible qu'il n'y ait point ici de coupable, & que celle qui n'est point mère croie l'être en effet. Eh bien ! que l'une de vous fasse un généreux effort en faveur de sa rivale je jure d'employer tout mon pouvoir à la dédommager du sacrifice :

L E I L A.

Ah, Seigneur ! tous vos trésors ne paieraient pas le sacrifice de mon enfant.

S A L O M O N, à Tamira.

Et vous Tamira !

T A M I R A, avec colère.

Moi, le voir à cette femme ! J'aimerais mieux qu'il périt.

S A L O M O N.

Qu'il périt ! (*Il réfléchit un instant.*) Un éclair me luit dans cette nuit profonde : puisqu'aucune de vous ne veut céder à l'autre, vous allez entendre l'arrêt irrévocable que le ciel m'inspire. (*A Gareb.*) Gareb !

(*Salomon prend à Gareb une tablette & un stylet d'or ; il écrit promptement quelques mots.*)

E L I P H A L, se levant avec l'air inquiet.

Mon frère. . . .

S A L O M O N, lui donnant la tablette sur laquelle il vient d'écrire.

Lisez, prince.

(*Eliphal lit, se rassure, & remet la tablette à Salomon.*)

S A L O M O N, la donnant à un garde, qui sort en la lisant.

Exécutez cet ordre.

(*L'orchestre fait entendre un frémissement sourd, pendant lequel on dit les à part suivans.*)

L E I L A, à part.

Je frémis !

E L I P H A L, à part.

J'espère !

T A M I R A, à part.

Que va-t-il prononcer ?

D E B O R A, à part.

Tout mon sang se glace !

S A L O M O N.

Tamira, vous m'avez éclairé sur le parti que je dois prendre. En effet, il peut être plus doux d'avoir à pleurer sur les cendres d'un enfant chéri, que de le voir vivant au pouvoir d'une odieuse rivale.

(*On introduit un soldat d'un aspect terrible, les bras nus & un cimeterre au poing.*)

Saisissez cet enfant : qu'il meure, & que ses précieux restes soient recueillis dans deux tombeaux par chacune de ces femmes.

(*Le soldat saisit l'enfant qui le supplie à mains jointes.*)

L E I L A , avec force.

Non , grand roi , vous n'ordonnerez point ce barbare sacrifice.

(*Tamira reste immobile , & la fureur dans les yeux.*)

S A L O M O N .

Frappez.

(*Le soldat leve son cimeterre.*)

L E I L A , poussant un grand cri , & se précipitant contre le soldat.

Arrêtez ! qu'il vive , & que Tamira le garde.

S A L O M O N , se levant avec vivacité.

Voilà la mère ! Que l'enfant lui soit rendu.

L E I L A , se relevant , & prenant l'enfant , qu'elle serre sur son sein.

L'ai-je bien entendu ! on me rend mon enfant ! Oh ! oui , oui , je suis sa mère !

E L I P H A L , serrant vivement la main de Salomon.

Ah , mon frère ! (*A Léila.*) Fille d'Abiezer , ma chère Léila , tu n'as pas seule retrouvé ton fils ; viens , cher enfant , viens dans les bras d'un père.

L E I L A , avec le délire de la joie.

Ah , prince !

T A M I R A .

Qu'entends-je ?

E L I P H A L .

Oui , c'est mon fils , & voilà mon épouse.

T A M I R A .

Ce châtement m'est bien dû. (*Se jetant aux pieds du roi.*)

Seigneur , ta sublime sagesse vient d'éclairer mon crime : une puissance surnaturelle semble , en ce moment , m'en arracher l'aveu. Oui , je dois une réparation à la nature outragée. Je rougis moins de me déclarer coupable du vol de cet enfant , que de laisser douter un instant que , me croyant sa mère , j'aurais pu consentir à le voir périr sous mes yeux.

S A L O M O N .

Tamira , je vous fais gré de cette déclaration : en sa faveur , je bornerai le châtement que vous méritez à la privation des biens que vous assurait la possession d'un enfant qui n'était pas le vôtre. Ces biens seront restitués à la famille de Banaias. Allez donc , loin de ma cour , cacher vos larmes & le repentir de votre crime. (*Tamira sort confuse & désespérée.*)

S C E N E D E R N I E R E .

Les précédens , excepté T A M I R A .

S A L O M O N .

MON cher Eliphal ! intéressante Léila ! demain , aux premiers rayons du jour , nous nous rendrons au temple , & Dieu bénira votre hymen. Et toi , aimable enfant ! tu viendras embellir de

ta présence cette touchante solennité, & voir consacrer des nœuds qui vont devenir le gage du bonheur de ta vie.

(Les jeunes filles de Jérusalem, qui étaient rentrées pendant la scène précédente, & étaient restées dans le fond, s'approchent & chantent les vers suivans :

UNE JEUNE FILLE, en coryphée avec le chœur.

Léila voit en ce beau jour
Terminer sa peine cruelle.
En formant mille vœux pour elle ;
Pardonnons l'erreur de l'amour,
Et ne voyons que le modèle
De la tendresse maternelle.

F I N.

